



## Académie des sciences d'outre-mer

### *Les recensions de l'Académie*<sup>1</sup>

**Monsieur le paresseux / Yveline Féray**  
**éd. P. Picquier, 2011**  
**cote : 57.982**

L'auteure, d'origine bretonne, est née au Vietnam et a gardé pour ce pays une passion qui embrasse... tout l'Orient. Successivement historienne, journaliste, enseignante au Cambodge, elle se tourne finalement vers l'écriture. Romancière récompensée par deux grands prix littéraires, on lui doit la série des Contes d'une grand-mère dont chaque volume est dévolu à un pays d'Asie : Cambodge, Chine, Inde, Tibet et bien entendu, Vietnam ! C'est encore à lui qu'elle dédiera La carambole d'or et un roman historique, Dix mille printemps.

L'ouvrage que nous présentons est également un roman historique qui a pour théâtre le Vietnam du XVIII<sup>e</sup> siècle finissant, sous la dynastie des Lê postérieurs (1428-1789) à son déclin. L'empereur n'y disposant plus que d'une reconnaissance nominale, le pays est administré par deux seigneuries ennemies, les Trinh au nord (Tonkin) avec pour capitale Thang Lhong (Hanoï), les Nguyễn au sud (Annam) dont la capitale est Phú-xuân (Hué). La relation du voyage et du séjour de l'illustre médecin Lan Ong à la cour de Thang Lhong se déroule sur une période de neuf mois de "*l'année du Tigre (1782)*", alors que depuis sept ans déjà, les Trinh règnent en maîtres sur l'Empire, après avoir chassé leurs rivaux Nguyễn de Hué.

Le 12<sup>e</sup> jour de la 1<sup>ère</sup> lune, Lê Huu Trac apprend par une ordonnance impériale, qu'il est nommé médecin du prince héritier Trinh Can, gravement malade et qu'il doit quitter sur le champ la province de Nghe An (au Centre nord du Vietnam) où il coulait une retraite paisible, pour se rendre à la Capitale. C'est au terme d'un voyage haut en couleurs de plus de soixante jours, qu'il y parvient ; il la quittera définitivement après la mort de Sa Majesté Trinh Sam, le 21<sup>e</sup> jour du 9<sup>e</sup> mois de la même année. Bien que ceci sorte du cadre du roman, il faut savoir que les Trinh seront défaits par les Tây-So'n (1786), qui seront battus à leur tour par les Nguyễn (1802), finalement fondateurs de la dernière dynastie impériale du Vietnam.

Les deux héros de ce roman ont vraiment existé, mais ne se sont rencontrés que deux fois, leurs entretiens qui constituent l'argument de ce livre étant, de l'aveu de l'auteur, imaginaires.

Lê Huu Trac (1721-1792) est le maître incontesté de la médecine sino-vietnamienne à laquelle il consacra le plus grand traité connu en la matière : le *Hài-thu'ong y-tóng tám-lính toàn-trật*, publié près d'un siècle après sa mort (1886). Le court poème qu'il écrivit peut nous



<sup>1</sup> Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).  
Basé(e) sur une oeuvre à [www.academieoutremer.fr](http://www.academieoutremer.fr).



## Académie des sciences d'outre-mer

aider à pénétrer le sens profond du surnom de cet immense érudit *Lan Ong*, "*Monsieur le paresseux : le farniente du médecin est comme celui du bonze, Au fond de la chambre où se prépare le cinabre de l'immortalité, j'entends tomber les fleurs*". Réponse limpide pour qui veut bien lire au-delà des mots. Avant d'être médecin, ce septième fils du ministre Lê Huu Muu avait été mandarin militaire, mais révolté par la corruption qui régnait à la cour, il abandonna une carrière prometteuse pour se consacrer à la médecine. Il choisit une vie libre et simple, entouré des siens dans son ermitage de la Montagne parfumée. Aussi, pour honorifique qu'elle fût, cette nomination inattendue lui fit-elle l'effet d'un cadeau empoisonné : n'allait-elle pas l'arracher au cadre bucolique qu'il chérissait, pour le replonger dans le monde délétère qu'il avait rejeté ?

Le prince héritier Trinh Can, n'a que sept ans. Comme son père et sa sœur, il vit au palais calfeutré dans ses appartements aux rideaux tirés, seulement éclairés par des flambeaux. Sa complexion faible, ses antécédents de scorbut, de variole, n'ont pas altéré son extraordinaire précocité intellectuelle qui lui vaut le surnom de "*Très vieille âme dans un corps d'enfant*", expression taoïste propre à faire de ce Petit Prince, un avatar de Lao Zi...

Sur les 7 livres - c'est ainsi que l'auteure désigne les chapitres - que compte le roman, seuls les trois derniers consacreront quelques pages aux entretiens des deux personnages. Bien que constamment sur ses gardes dans ce milieu hostile, Lan Ong se laisse séduire par la personnalité de son jeune patient au point d'établir avec lui une relation profonde, authentiquement humaine, en dépit des distances imposées par l'étiquette et de leurs différences d'âge. L'examen clinique du prince ne lui a laissé aucun doute sur la gravité de son état. Les préparations magistrales, les mesures hygiéniques pour faire entrer un peu d'air et de soleil dans sa chambre confinée, toutes les tentatives pour susciter la participation active du malade à sa propre guérison, resteront vaines. Les symptômes pourront présenter une accalmie passagère, quelque chose demeurera inaccessible à la thérapeutique, défiant le savoir du vieux maître.

Et le royal patient qui assiste en spectateur passif à l'évolution d'un mal qu'on ne saurait nommer en dépit des efforts désespérés du praticien, de répondre à ce dernier qui lui reproche de ne l'avoir pas aidé à se laisser insuffler *l'amour de la vie* : "*Encore aurait-il fallu que l'énergie ancestrale ne Nous fût point mesurée...*" Brûlant de fièvre, sentant sa fin prochaine, il enjoint au Vieux Maître de quitter le Palais, "*où le son du tambour ne tardera plus à résonner*", de regagner la Montagne parfumée pour y terminer son Encyclopédie médicale. Plus tard, il saura adresser un ultime message à peine audible : "*Lan Ong, je vous aime*". Les mystiques ont un mot pour cet amour divin qui transcende les élus, la dilection.

### ***De la médecine, quelques critiques... de détail***

L'autre argument du livre portait sur la relation entre médecine et pouvoir. Entre le savoir et le pouvoir ? Il faut choisir ! Le texte est sans appel et s'inscrit dans l'Histoire universelle. Mais c'est la médecine sino-vietnamienne qui a retenu notre attention. Omniprésente en la personne de Lan Ong, dont l'érudition témoigne d'un héritage médical chinois considérable, mais bien assumé, c'est à dire critique. À l'opposé d'un grand nombre de praticiens de son temps (à l'instar de ce qu'on a pu observer en Occident envers les legs grec et arabe, Galien, Avicenne, Averroès, etc.), il ne considérait pas ses dogmes comme intangibles,



## Académie des sciences d'outre-mer

les prescriptions valables pour le Nord (la Chine), ne l'étaient pas nécessairement pour le sud (le Vietnam), il fallait tenir compte du milieu, les adapter aux patients. Hippocrate disait : "*une médecine par malade.*" D'ailleurs, il est fréquent en Chine qu'un médecin traditionnel soit conduit à modifier la composition d'une préparation officinale pour mieux l'adapter au cas clinique. C'est ce que fait Lan Ong avant d'administrer la "*potion des six médicaments*" à un enfant de six ans présentant une fièvre d'origine infectieuse accompagnée de dyspnée. On est toutefois surpris de le voir substituer au plantain d'eau (*Alisma plantago*) "*de la corne de cerf plus tonique*". Pour la pharmacopée chinoise, ce sont deux simples aux propriétés différentes : le plantain n'est pas décrit comme tonique mais comme fébrifuge, diurétique, tandis que la corne de cerf est certes tonique, mais surtout aphrodisiaque, donc pas vraiment indiquée chez un enfant (elle contient de la testostérone). Il reste à savoir si le traité de Lan Ong donne des commentaires intéressants à ce sujet.

Aucune des préparations magistrales présentes dans le roman ne précise la partie des simples utilisées (racine, rhizome, tige, fleur, etc.) ce qui est impensable en pharmacie galénique occidentale et chinoise. Le nom des plantes est donné en latin sous forme de binômes linnéens, ce qui est bien sur le plan scientifique, mais il aurait été préférable d'avoir leurs noms vernaculaires vietnamiens, leurs équivalents français et de faire figurer les noms scientifiques entre parenthèses, comme ce fut le cas pour le plantain d'eau (*Alisma plantago*), cf. infra.

Ces quelques critiques ne remettent nullement en cause les qualités intrinsèques de l'ouvrage qui est un roman et non un traité d'ethnomédecine.

Magnifique roman, d'une sensibilité vraie, tout imprégné de la sagesse extrême-orientale. Le sinisant reconnaît sans peine les emprunts, on devrait dire les partages entre la Chine et le Vietnam. Deux citations initiales donnent un éclairage sans équivoque, la première est de Confucius, la seconde de Victor Segalen. Le corps du texte en offrira d'autres de Tchouang-zi, de Lao-zi, du Bouddha. L'organisation de la vie quotidienne, les événements politiques tout est imprégné de taoïsme, de confucianisme et de bouddhisme : comme chez leurs grands voisins du nord, les trois doctrines *Tam Giao* ici, *Sān jiào* là-bas, sans se fondre en un véritable syncrétisme, n'en structurent pas moins pensée et manière de vivre.

**Christian Malet**